

Pier Vittorio Tondelli

Une nouvelle image de l'Italie

Andrée Fortin

Number 30, December 1987, January 1988

Le mythe Kérouac

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23061ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fortin, A. (1987). Pier Vittorio Tondelli : une nouvelle image de l'Italie. *Nuit blanche*, (30), 40–41.

PIER VITTORIO TONDELLI

par Andrée Fortin

UNE NOUVELLE IMAGE DE L'ITALIE

*Pier Vittorio Tondelli a à peine franchi le cap des 30 ans et a gardé des allures d'adolescent trop vite grandi; ne vous y fiez pas. Déjà, ses livres sont traduits en français, en espagnol, en brésilien. Il est venu à Québec lancer *Les nouveaux libertins* à l'occasion de la Rencontre Kérouac. Il nous parle de cette filiation inattendue.*

Pier Vittorio Tondelli



J'ai subi l'influence non seulement de Kérouac, mais de toute la littérature du voyage, de la drogue, de la *beat generation*, surtout dans mon premier livre, *Les nouveaux libertins*, qui est constitué de six nouvelles traversées par un même personnage, et dans le second, *Pao Pao* qui est l'histoire d'un service militaire. Cette influence se retrouve surtout au niveau du style, de l'écriture. J'ai tenté de reproduire la langue orale, la façon de parler des jeunes des années 70. L'influence de Kérouac sur moi, c'est aussi la contestation de la littérature académique italienne, d'une écriture très classique, et qui ne peut pas exprimer la réalité contemporaine, la vie des jeunes Italiens. C'est ainsi que j'ai été amené à développer ce qui est peut-être une nouvelle façon de raconter en Italie.»

«Lors de sa parution, au début des années 80, *Les nouveaux libertins* a été saisi pour obscénité. Il y avait encore à l'époque une magistrature très stricte: on a saisi plusieurs ouvrages de Moravia, le film de Bertolucci *Le dernier tango à Paris*, par exemple — il a fallu attendre dix ans pour voir le film. On a saisi *Les nouveaux libertins* pour son langage très violent, parce qu'il parle de l'homosexualité comme d'une chose très normale et que c'était la première fois en Italie qu'on parlait de drogue, d'héroïne. J'ai fait un procès et je l'ai gagné...

«J'ai essayé dans cet ouvrage de faire un travail littéraire sur la langue parlée. D'autres écrivains avaient déjà travaillé sur le rythme de la phrase, surtout ceux qu'on appelait *les sauvages* pendant les années 70; ce n'étaient pas des écrivains professionnels, mais des personnes qui écrivaient leur vie à la manière d'une longue confession — et quand on raconte sa vie, il y a beaucoup de traces de la langue parlée. De ces écrivains, j'ai retenu l'idée d'écrire la langue parlée, mais celle des jeunes cette fois-ci. Peut-être suis-je allé trop loin dans le blasphème et les grossièretés. Il faut préciser qu'en Italie, quand on parle, il y a beaucoup de grossièretés dans le discours, mais elles ont perdu leur signification originale (comme les *sacres* québécois). Ces mots qu'on entend tous les jours dans les cafés, je les ai amenés dans le texte; lorsqu'on les voit couchés sur le papier cela fait un choc!

«La différence entre le néo-réalisme et le langage de ce livre, c'est que je n'amène jamais au premier plan les problèmes des personnages; c'est la façon d'écrire, l'apport linguistique du discours populaire, du rock, de la BD, et de toute cette culture des jeunes, si loin de la musique classique et de l'opéra; loin de la Scala... J'ai tenté de reproduire la langue parlée populaire. Alberto Arbasino (non traduit en français) qui faisait partie de la néo-avant-garde italienne des années 60, du *Gruppo 63*, travaillait beaucoup sur la langue parlée mais sur celle des riches, des bourgeois, et c'est très comique quand il décrit par exemple les femmes cultivées qui prennent le thé l'après-midi; il fait des jeux de mots sur la langue d'une classe très cultivée; moi je le fais avec la route, la langue parlée de la route. J'ai relu les épreuves françaises des *Nouveaux libertins*. La traductrice a travaillé de façon très professionnelle. Dans le texte original, il y a plusieurs références à la littérature classique italienne; en effet, les jeunes dont je raconte l'histoire viennent de quitter l'école... pour un Italien, lire ces pages, c'est mettre en branle tout un train de souvenirs de la langue classique, qui s'est *rabaisée* et a pris une couleur... Cela, on ne peut le traduire; mais l'esprit général du livre, cette voix du narrateur, est très bien rendu.»

«La première nouvelle des *Nouveaux libertins* est écrite comme une tragédie: il y a une unité de temps, de lieu; il y a même le *deus ex machina* final. La nouvelle est très gaie, avec une pointe de mélancolie chez Miro, le narrateur; mais c'est un jeu, c'est un véritable libertinage; comme à la roulette, on joue, on perd ou on gagne. Il y a là un côté ironique, humoristique qui sauve un peu la tragédie du début. Mais en général c'est un livre avec plusieurs tons entremêlés.

«Maintenant, j'écris plus lentement, moins violemment, et j'emploie des dialogues. Mon dernier roman, *Rimini*, est un «grand» roman de plus de 300 pages. Ce sont des histoires qui se mêlent, s'entremêlent l'été, sur une plage. J'ai écrit ce livre pour me prouver à moi-même que j'étais un écrivain; peut-être que pour tous, après mes deux ouvrages précédents, j'étais un écrivain, mais pas à mes propres yeux. Je devais produire un grand livre, une narration à la troisième personne et non plus à la première. Maintenant je peux passer à autre chose.

J'ai pris la route, je suis parti, j'ai mon odeur par litres dans les poumons, l'embrun entre les dents, aagh et la liberté dans la tête. Je suis parti, au maximum je lance mon moteur, allez, allez, passer le Pô, foncer dans les tunnels en plein dans les monts de Vérone, en avant, [...] surtout, par des frontières, par charité...

«Je suis attaché à d'autres jeunes écrivains italiens; nous formons une sorte de groupe même si nous ne partageons pas la même conception de la littérature. Nous sommes très différents, mais nous avons tous entre 30 et 40 ans, et nous avons tous remporté un grand succès en Italie et à l'étranger (nous sommes traduits). La littérature italienne d'après Moravia et Pasolini n'était pas connue à l'étranger. Désormais on traduit, et des jeunes: Andrea De Carlo, Aldo Buzzo. *Atlas Occidental* de Daniele Del Giudice est traduit en 12 langues. Je crois que nous présentons une nouvelle image de l'Italie. Il y a encore des spaghettis et tout cela... Mais j'entends ici la même musique qu'en Italie. Dans les années 40 et 50, l'Italie et l'Amérique c'était très différent. Maintenant nous sommes tous liés, nous voyons les mêmes films, nous lisons les mêmes livres. Les jeunes écrivains italiens ont compris cela et ne font plus une littérature provinciale; ils cherchent à raconter la nouveauté culturelle de ce pays, qui est peut-être transculturelle! Dès mon arrivée! Dans le bus entre Montréal et Québec, il y avait à côté de moi un garçon avec des cheveux blonds et bouclés, des salopettes en jeans, très années 70, très nouveau libertin. Ce garçon il est d'ici, mais c'est un type très international... Je me suis dit, c'est la bienvenue de l'Amérique...» ■

propos recueillis par Andrée Fortin

L'œuvre de Pier Vittorio Tondelli est publiée en français par le Seuil: *Pao Pao* (1985) et *Les nouveaux libertins* (1987).